

XYZ. La revue de la nouvelle

L'effigie

Bernard Legault



Numéro 142, été 2020

Fleurs bleues : avec ou sans épines

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93242ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Legault, B. (2020). L'effigie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (142), 53–57.

L'effigie

Bernard Legault

C E MATIN, dans son havre de paix, Alaka se tient droite devant l'autel où repose Kāmadeva. Elle ne compte plus les fois où elle l'a supplié de lui trouver une âme sœur.

— Il est où, le bonheur ? crie Alaka au dieu de l'amour et du désir. Tu t'es moqué de moi, Kāmadeva ! Tu ne mérites pas une place à côté du Bouddha, dit-elle en pleurs. Elle empoigne brusquement l'effigie et la cache dans un placard, parmi d'autres objets inutiles.

Alaka signifie « belle chevelure ». C'est le surnom que les Indiens lui ont donné. Au début de la trentaine, un mal-être devant l'inutilité de sa vie et une recherche d'absolu l'ont incitée à aller vivre en Inde. Elle s'y est imprégnée de la culture hindoue pendant huit ans. Depuis son retour, un an plus tôt, elle donne des ateliers de méditation. À trente-neuf ans, elle se veut un modèle de sagesse et de maturité, comme les sages yogis dont elle est la disciple.

Son appartement est un sanctuaire. En plus d'un autel où trône Bouddha, une longue table basse indienne au bois patiné entourée de poufs aux couleurs chatoyantes occupe le centre de la pièce. Au-dessus reposent les livres de ses maîtres à penser — le dalai-lama, Gandhi — et surtout des écrits sur Ma Amritanandamayi, dont elle a adopté la philosophie : « Nous sommes tous un, constitués de la même essence, et cela a comme implication que nous devrions traiter les autres comme nous-même. » Elle échange encore d'ailleurs avec plusieurs disciples américains de cette icône.

L'argent est un problème pour elle qui a lu les Vedas. *Peut-on posséder et atteindre la conscience pure ?* se demande Alaka. Elle ne se décide pas à se départir de ses quelques biens et compense par sa générosité. Comme bien des gens qui se disent croyants, mais qui ne vont plus à la messe, Alaka pratique sa propre philosophie, diluant parfois les enseignements de ses divers maîtres, mais, contrairement aux yogis 53

qui se retirent du monde, Alaka prend soin des autres comme si chacun était une fleur. Elle se dit, à l'instar des adeptes de la méditation transcendante, que plus les gens méditeront, moins il y aura de criminalité, et plus il y aura d'amour dans le monde.

Alaka s'assoit en position du lotus pour méditer, mais elle n'arrive pas à chasser les images qui défilent. *Quelle désillusion, pense-t-elle, vallée de larmes que ce monde!* C'est que Jean-François lui manque : Jean-François, cet itinérant qui ressemble tellement à ses amis indiens avec sa peau cuivrée, ses yeux noirs et ses cheveux de jais, le regard franc, l'âme pure.

Elle l'a croisé par hasard dans le quartier Saint-Sauveur à Québec, coin Langelier et Charest. Artiste du *squeegie*, Jean-François passait d'une voiture à l'autre, fixant d'un air enjôleur chaque conducteur, quémendant le droit de débarbouiller le pare-brise, la tête un peu de côté dans une position d'attente, la main tendue. Tout de suite, Alaka a pensé que ses offrandes plaisaient à Kāmadeva, car il répondait à son désir en plaçant sur son chemin l'homme qu'elle attendait.

Grande, bien en chair, des taches de rousseur sur sa peau claire, Alaka a subjugué Jean-François. Il a alors accepté son invitation à assister à une puja, une cérémonie d'offrande qu'Alaka se fait un devoir d'effectuer tous les matins à cinq heures trente, devant l'autel de son petit sanctuaire. En retour, il lui a fait découvrir le monde de la rue. Ils se sont aimés, mais après deux semaines à peine d'idylle, Jean-François a disparu. Pendant cette courte période de bonheur, Alaka a parlé de Jean-François à Marielle, sa meilleure amie :

— Je n'ai pas l'impression qu'il lave les pare-brise pour faire de l'argent, mais plus pour faire plaisir, et c'est tout un spectacle ! Et si tu le voyais faire la tournée de ses amis ! Il s'occupe de chacun, un bon mot pour celui-ci, un peu d'argent donné discrètement à celui-là, une caresse à cette fille qui a mal au ventre.

54 — Et comment c'est, chez lui ?

— Triste, délabré. Il vit avec d'autres au sous-sol d'une maison abandonnée. Ce qui m'émeut, c'est l'attention qu'il porte à l'autre. Je l'ai vu étendre une serviette mouillée traînant en boule au sol, ramasser et jeter les déchets laissés par terre.

Elle a aussi parlé de Jean-François à sa principale confidente : sa défunte mère. *Avec lui, je ne suis pas un objet, je suis une femme. Je sais, tu vas me dire : « Chérie, penses-y, c'est un itinérant qui se drogue sûrement ! Il ne doit pas non plus être particulièrement propre. » Ce n'est pas un sépulcre blanchi. Sa pureté est intérieure. Mon amour le sortira de la rue. Je rêve de continuer avec lui l'œuvre de Gilles Kègle.*

Elle a parlé de lui à tous ses amis, à tous ceux avec qui elle pratique la méditation. Et voilà que son âme sœur s'est volatilisée sans qu'elle en comprenne la raison.

Jean-François est aux yeux d'Alaka ce qu'elle aimerait être vraiment : libre, détachée de l'argent, intérieure comme les yogis rencontrés.

Comment pourrais-je vivre sans lui ? C'est mon pendant qui vient de disparaître ! Un tel amour ne se présente qu'une fois dans une vie, se dit-elle en pleurant. Je dois le retrouver !

Plusieurs matins de suite, elle se rend dès sept heures coin Langelier/Charest, espérant voir son homme à l'œuvre. Pas de Jean-François. Puis à treize heures ces mêmes jours, l'heure à laquelle Jean-François a l'habitude de s'y présenter, elle s'assoit sur le banc préféré de son amour au parc Victoria. Pas de Jean-François. En après-midi, elle se dirige vers le sous-sol de la maison abandonnée squattée par quelques itinérants, dont Jean-François. Personne.

Ils ont fait ensemble une tournée de quelques jeunes de la rue. Malgré sa peur — ce ne sont pas les endroits les plus à la vue —, elle retourne les rencontrer. On la chasse comme une pestiférée.

La voilà une semaine plus tard devant rien, découragée. Elle a beau s'informer à droite, à gauche, c'est comme s'il n'avait jamais existé. La loi du silence. Malgré son appréhension, elle décide de retourner voir au sous-sol de la maison

abandonnée, mais cette fois-ci, elle attend que vingt-deux heures sonnent. Elle s'approche à tâtons. La noirceur amplifie ses inquiétudes. Les chiens se répondent, le vent cause de sinistres craquements, des chuchotements la cernent comme si on l'épiait. Elle a peur. À quatre pattes, elle se présente enfin devant le soupirail dégagé.

— Jean-François ?

Une main sort de l'ombre et lui empoigne la figure.

— Qu'est-ce que tu veux ? Y'a pas de place pour toi icitte !

Affolée, Alaka se relève, chancelante, trébuche, tombe, se remet debout et retrouve enfin ses esprits. Égratignée par la chute et l'événement, elle passe une nuit pénible.

Le lendemain, elle prépare une affiche. Comme elle ne connaît pas le nom de famille de Jean-François et n'a pas de photo de lui, elle écrit :

Jean-François, mon amour, a disparu. Je me languis de lui.

S.V.P., aidez-moi à le retrouver.

P.-S.: On pouvait le rencontrer tous les matins coin Langelier/Charest, ainsi qu'au parc Victoria l'après-midi.

Alaka

Et elle laisse une adresse où la joindre. Elle épingle cette requête un peu partout dans la ville et visite ensuite tous les refuges. Pas de Jean-François.

Dans un moment de découragement, elle pense même à contacter les disciples de Ma Amritanandamayi, à se retirer du monde, comme le faisaient autrefois les femmes qui ne pouvaient vivre leur passion. Mais le corps a des exigences qu'Alaka ne se sent pas encore prête à ignorer/nier/faire taire.



Elle l'aperçoit avachi sur le banc de Jean-François. Sa colère monte. Première fois qu'elle voit quelqu'un sur ce

banc depuis le départ de Jean-François. *Puéril!* se dit-elle enfin, mais elle a tout de même envie de le chasser.

Elle s'approche. Il ressemble à ses amis indiens avec sa peau cuivrée, ses yeux noirs et ses cheveux de jais, mais ce n'est pas Jean-François. Elle s'assoit à ses côtés.

— Je m'appelle Alaka. Et toi ?

— Michel.

Et elle lui demande aussitôt s'il ne connaîtrait pas un certain Jean-François.

Réponse négative. Tout l'après-midi, ils échangent, puis Alaka, ravivée, l'invite à assister à une puja. Il devra se présenter chez elle à cinq heures trente le lendemain matin. Il accepte, attiré par les taches de rousseur.

De retour à la maison, Alaka lève la punition de Kāmadeva, ce dieu du désir et de l'amour, le sort du placard et le replace sur l'autel, juste à côté du Bouddha.